

**Revue Bossuet, nouvelle série, n° 2, 2011, « Bossuet philosophe ? ». Un vol. de 112 p. ;
Revue Bossuet, « L'éloquence de la chaire à l'âge classique », supplément au n° 2, 2011.
Un vol. de 174 p.**

La *Revue Bossuet* publie dans son numéro 2 les actes de la journée d'étude qui se tint le 25 septembre 2010 en Sorbonne. On y débattit la question de savoir si on peut ou non qualifier Bossuet de philosophe. Gérard Ferreyrolles dans une belle « ouverture » expose avec finesse la gravité de l'enjeu : ou bien on décrète que Bossuet n'est pas philosophe parce qu'il ne répond pas aux critères d'aujourd'hui, ou bien on s'appuie sur l'incontestable qualité de philosophe de Bossuet pour réviser nos manières de voir. Car là est le choix à faire : soit juger l'auteur du haut de notre présomption de modernes, soit essayer de comprendre, par la façon dont il pratiqua en son temps les activités les plus hautes de l'esprit, en quoi il est un exemplaire unique et admirable de l'humanité. Il y a certes des positions intermédiaires entre ces deux approches, mais il n'y a pas de compromis entre elles.

Laurence Devillairs ouvre le bal en jugeant la compétence philosophique de Bossuet à l'aune de celle de Descartes, et en l'opposant à celle de Fénelon ; il est aisé de voir où va son cœur : Bossuet est selon elle un piètre philosophe en regard de Fénelon. À l'autre bout du volume, Vincent Carraud démontre que dans la querelle du quiétisme, sur le point très précis des « fictions impossibles », Bossuet discourt en philosophe rigoureux tandis que Fénelon n'a pas bien compris les textes auxquels il renvoie. On en conclut que Fénelon raisonne déjà en philosophe des Lumières, c'est-à-dire avec légèreté, remplaçant la rigueur de l'analyse par la fluidité d'un style vibrant d'émotion, tandis que Bossuet n'anticipe sur aucune évolution à venir, raisonnant avec la rigueur qui convient à un évêque qui se veut la tête de l'Église gallicane.

Frédéric Laupies fait une étude magistrale de *La logique du Dauphin*. Il nous convainc qu'il s'agit d'une authentique œuvre philosophique, même si elle prend la forme d'un manuel. À sa suite, Hélène Michon se penche sur le thomisme de Bossuet. Elle montre en particulier que la morale intellectualiste de saint Thomas n'est pas celle du prélat de Meaux, qui insiste beaucoup plus sur le plaisir comme aimant de la volonté. L'idée que l'on se fait d'un Bossuet rationaliste en est renversée : Bossuet est de ceux qui considèrent les passions comme des dons divins ; il ose même soutenir que Dieu nous aime avec passion et veut que nous soyons heureux.

Enfin, Justine Le Floc'h étudie la pédagogie du prélat et, ce faisant, nous livre des aperçus étonnamment neufs et profonds sur l'art de penser de Bossuet, pour qui penser, c'est voir. Cela rejoint d'autres études sur le regard de l'évêque, un regard qui voit, mais aussi pénètre les choses qu'il voit : qu'on se reporte à l'article magistral de Marc Ruggeri dans le numéro précédent de la revue, *Peinture et spiritualité chez Bossuet*.

Voilà un numéro de revue qui vaut plus qu'un gros ouvrage. Merci à tous ceux qui y ont collaboré, et à Gérard Ferreyrolles qui en est le maître d'œuvre.

Non content de nous offrir un excellent numéro 2, la *Revue Bossuet* nous gratifie d'un supplément tout aussi intéressant, consacré à un sujet qui commence à « faire bruir ses fuseaux » : l'éloquence de la chaire. Les douze études qui le constituent sont issues du séminaire de Gérard Ferreyrolles (2010-2011). Je proposerai de donner un aperçu du contenu selon un ordre différent de celui qui y est suivi, sans doute conforme à la chronologie des séances. L'article d'Isabelle Brian, historienne, apporte un éclairage fort instructif sur le monde des prédicateurs, article auquel je rattacherai celui de Natacha Salliot, qui tente de cerner méthodiquement les caractéristiques de la prédication au temps d'Henri IV. Deux études sont fondées sur le principe comparatif : celle d'Éric Tourette, qui fait le point sur le parallèle couramment proposé par les moralistes entre l'éloquence de la chaire et celle du barreau ; celle d'Anne Régent-Susini, qui examine les différences entre les prédications

mondaine et rurale. Je crois pouvoir rattacher à cela l'étude très fine et particulièrement rigoureuse que fait Aurélien Hupé de la querelle de la prédication. Je regrouperai ensuite les études qui traitent des sources et des modèles : celle de Pierre Descotes, qui rappelle le rôle de saint Augustin dans la recommandation d'utiliser prudemment les richesses de l'éloquence païenne dans la prédication chrétienne (rappelons à cette occasion qu'en français de France *audience* n'a pas le sens d'*auditoire*) ; celle de Blandine Pérona, qui étudie les figures érasmiennes du prédicateur ; celle de Simon Icard, qui étudie finement le rôle exemplaire de l'exégèse selon saint Jean Chrysostome dans la prédication classique ; celle de Sophie Conte, qui résume et commente un traité de Nicolas Caussin ; celle de Ioana Manea, qui se penche sur les homélies de Jean-Pierre Camus consacrées au *Cantique des cantiques* avec l'enthousiasme et la fraîcheur de la découvreuse. Je mettrai à part l'étude extrêmement intéressante de Sophie Hache sur la rhétorique liturgique de la messe selon les oratoriens, qui montre combien le souci d'enseigner et de mettre à l'action qui domine la prédication n'est en rien absent du culte.

On appréciera la diversité et la variété des approches, le fait aussi que Gérard Ferreyrolles permet à de jeunes chercheurs de présenter le fruit de leurs travaux en cours, ce qui démontre que la prédication classique suscite des études pertinentes sur des points encore mal connus. On peut regretter que certains acquis ne soient pas encore aussi bien assimilés par tous, ainsi la notion de naturel, qui revient souvent, mais pas toujours avec la netteté de conception qui conviendrait. Ainsi Anne Régent-Susini se demande comment concilier le naturel avec la rhétorique, oubliant que le naturel de l'éloquence est une forme de l'art rhétorique, loin d'être une manière de se passer de la rhétorique. Aucune inquiétude à avoir non plus quant à la contradiction qu'il y aurait à faire usage des passions pour toucher et mettre à l'action tandis que l'on condamne les passions déréglées, ces deux aspects étant sur des plans différents.

Un ensemble qui n'en reste pas moins de qualité et qui devrait rendre de bons services à ceux qui cherchent à mieux connaître le sujet.

Michel BOUVIER